

Congrès international des musées d'agriculture. Reading (5-10 avril 1976)*

Le quatrième Congrès international des musées d'agriculture (CIMA), qui s'est tenu à Reading en avril 1976, n'a pas connu la même affluence que le précédent — celui de Budapest — qui avait eu lieu en 1971 : 243 délégués à Budapest, venus de 25 pays ; 59 délégués à Reading, venus de 21 pays. La participation des pays socialistes était particulièrement forte : on sait que c'est en Hongrie et en Tchécoslovaquie que se trouvent les plus anciens et les plus importants musées d'agriculture.

Le thème de ce congrès, « Impact de l'industrialisation de l'agriculture sur la vie rurale depuis 1800 », était ambitieux et peut-être un peu imprécis. Car si en Europe orientale, comme l'ont souligné dans leurs exposés I. Balassa et B. Gunst (Hongrie), l'industrialisation a été un phénomène net et rapide parce qu'importé de l'extérieur (ce fut aussi le cas pour une grande partie de la France), le déroulement des faits a été beaucoup plus lent et complexe dans les pays de l'Europe du Nord-Ouest, où l'industrialisation de l'agriculture a été élaborée pas à pas. Son effet global le plus spectaculaire et le plus simple est la décroissance universelle du nombre d'actifs agricoles ; cet aspect a fait l'objet d'un tableau d'ensemble par D. B. Grigg (Grande-Bretagne). Mais les étapes qualitatives de l'industrialisation, l'ordre dans lequel elles se sont succédé (et qui n'a pas forcément été le même dans tous les pays), le cadre chronologique et géographique des faits, etc., n'ont pas, et ne pouvaient sans doute pas être véritablement traités. Les données sur certains pays (dont la France) sont trop insuffisantes. Pour tout dire, il semble un peu illogique de s'interroger sur les effets de l'industrialisation avant de s'interroger sur sa nature et sur ses causes. Mais c'est un autre problème, infiniment plus difficile, où le concept même d'industrialisation pourrait bien être remis en question.

Quarante-six exposés étaient prévus au programme ; tous d'ailleurs n'ont pu être présentés. Je me bornerai à mentionner quelques-uns de ceux auxquels j'ai assisté, les résumés distribués aux congressistes ne me permettant pas d'émettre un jugement sur les autres.

* Je tiens à remercier l'Institute of Agricultural History ainsi que la Maison des sciences de l'homme dont l'aide financière m'a permis de participer à ce congrès.

Dans beaucoup de régions de l'Europe du Nord, l'assainissement par drains de poterie a été à la fois une conséquence de l'industrialisation (fabrication des drains) et une de ses conditions (aménagement des champs permettant le passage des machines). Ce double aspect a été mis en lumière par les deux exposés de G. Lerche (Danemark) et A. Fenton (Écosse).

Le rôle éminent et méconnu de l'Australie dans la mécanisation de la moisson a été rappelé par A. Thompson. C'est en Californie — où des conditions climatiques méditerranéennes permettent le battage immédiat — que les moissonneuses-batteuses font leur première apparition. Mais ces machines sont des monstres énormes et compliqués, inutilisables ailleurs que sur les immenses exploitations céréalières de la région. De leur côté, les Australiens mettent au point une autre machine, le *stripper*. Celui-ci n'a pas de barre de coupe : les épis sont simplement pris dans un peigne analogue à celui du *vallus* gallo-romain (dont l'inventeur du *stripper* a déclaré s'être inspiré), surmonté par un batteur qui projette grains et balles vers l'arrière. Nettement plus simple, plus facile à régler, le *stripper* demande beaucoup moins de puissance de traction et de personnel que la moissonneuse-batteuse. Contrairement à celle-ci, il convient bien aux exploitations moyennes qui l'adoptent largement. Pendant plusieurs décennies, il restera la machine à moissonner, jusqu'à ce que les constructeurs parviennent à miniaturiser leurs moissonneuses-batteuses pour les rendre compétitives.

L'exposé de S. Avitsur (Israël) est un tableau précis et détaillé sur l'évolution des techniques d'exhaure et de leurs conséquences sur l'exploitation des eaux souterraines du pays. L'auteur signale que le progrès technique est lié à une raréfaction de la ressource et qu'un jour viendra où la désalinisation de l'eau de mer devra prendre le relais. Mais le cas d'Israël n'est pas unique à cet égard, et il est permis de se demander ce qui se passera lorsque, ici ou là, les nappes fossiles seront épuisées.

Sur des sujets moins techniques, il faut signaler la tentative courageuse de J. David (Belgique) de rassembler les catalogues des fabricants de matériel agricole de son pays. On doit à E. J. T. Collins (Grande-Bretagne) un exposé sur le développement de la production des industries alimentaires, production qui atteint en Grande-Bretagne un niveau de masse dans les années 20. M^{me} M. J. Brunhes-Delamarre (France) a présenté les résultats de son voyage d'étude en Chine avec une délégation d'agriculteurs : un effort est fait dans ce pays pour stimuler l'innovation technique à la base, en continuité avec les savoirs traditionnels et dans un contexte collectif d'utilisation des machines.

Sur les musées d'agriculture eux-mêmes, leur conception et leur rôle, il faut signaler deux exposés particulièrement intéressants qui ont donné lieu à de vives discussions. Celui de E. L. Hawes (États-Unis) sur les *living historical farms* et celui de G. Frediani et R. Togni (Italie) sur la situation, actuelle et future, des musées d'agriculture et d'ethnographie en Italie. Le cas américain et le cas italien ont en commun de s'être en partie développés spontanément, mais ils diffèrent profondément par l'esprit et l'objectif. En Amérique, domine la recherche de l'authenticité historique et technique, avec les limites que l'on devine : il n'est pas possible de lutter contre les épizooties avec les seuls moyens du siècle dernier ni, dans le Sud par exemple, de jouer à l'esclavage. Les risques et les dangers de cette recherche de l'authenticité ont été fortement soulignés par l'auteur, mais ils n'en ont pas moins

une valeur positive par l'enseignement qu'ils donnent sur les pièges de la « réalité ». L'approche italienne paraît beaucoup plus orientée vers des buts explicitement socio-politiques : aider à la prise de conscience, par les usagers du musée, des changements tant passés que probables de leur condition. La discussion à cet égard a montré un clivage assez net entre une conception plus « scientifique » chez les Anglo-Américains et plus « activiste » chez les Italiens, à laquelle adhèrent du reste les représentants des pays socialistes.

Le programme comprenait la visite du Musée de la vie rurale anglaise et, au choix, celle du Musée national populaire du Pays de Galles (St. Fagans) ou du Musée régional de l'Oxfordshire. St. Fagans est à la fois un musée de plein air, avec toute une série de bâtiments disséminés dans un parc de plus de 30 hectares (notamment ateliers, forge, tonnellerie, teinturerie, etc., en activité) et un musée ethnographique classique où est exposée une des plus belles collections d'instruments agricoles qu'on puisse voir. Le musée de Reading, au contraire, est manifestement un peu à l'étroit dans le bâtiment provisoire qu'il occupe sur le campus de l'université, mais les collections d'instruments agricoles y sont également remarquables, ainsi que la bibliothèque et le service d'archives de l'Institut d'histoire de l'agriculture. Au total il y a, semble-t-il, une assez nette différence de conception, là encore, avec ce qui se fait en France ; la vie rurale y est vue davantage sous son aspect technique et professionnel, l'accent est mis, à juste titre à notre avis, sur ce qui définit en premier lieu les ruraux : leur métier.

Le Congrès s'est achevé par une assemblée générale de l'Association internationale des musées d'agriculture, qui a procédé à l'élection de son nouveau Bureau¹. L'ancien président, J. W. Y. Higgs (président en exercice de la Société d'histoire de l'agriculture de Grande-Bretagne), est remplacé par Wolfgang Jacobeit (Musée national d'ethnographie, Berlin)². Ce dernier a proposé que le prochain Congrès se tienne à Neubrandenburg sur le thème suivant : « Importance des musées d'histoire agraire pour la représentation du développement industriel et social dans l'agriculture ».

Il est déjà prévu, pour ce cinquième CIMA, des excursions au Musée agricole de plein air d'Alt-Schwerin, au Musée agraire des forces productives de Wandlitz et à une coopérative de production agricole. Peut-être n'est-il pas trop tôt pour penser à ce prochain congrès, qui devrait se réunir vers la mi-septembre 1978.

François SIGAUT

1. Composition du nouveau Bureau de l'Association internationale des musées d'agriculture : président, W. Jacobeit (RDA) ; vice-présidents, M. L. Ghawas (Inde), S. Nielsen (Danemark), J. W. Y. Higgs (GB) ; membres, J. Inuma (Japon), L. Loudil (Tchécoslovaquie), A. Lühning (RFA), J. T. Schlebecker (USA), A. Togni (Italie), L. Vlcsko (Hongrie) ; secrétaire, Klaus Schreiner (RDA).

2. Dont l'adresse est la suivante : Pr. Dr. Wolfgang Jacobeit, Museum für Volkskunde, RDA-102 Berlin, Bodestr. 1-3.